

(11)

Féminité sexuelle et féminité maternelle

Nicole Stryckman

intrusion.

La jouissance féminine est un effroi qui jouit de ce qui fait

Le plaisir est toujours intrus. La volupté surprend toujours le corps qui désire. Sa surprise est la surprise.

La jouissance ne distingue jamais absolument la terreur de la pâmation.¹

Ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu, que l'anatomie ne peut saisir.²

(11) Que nous dit Freud à la fin de sa conférence sur « La féminité » (1933)³ :

« Voilà tout ce que j'avais à vous dire sur la féminité. C'est assurément incomplet et fragmentaire, cela ne rend pas toujours non plus un son agréable. Mais n'oubliez pas que nous n'avons décrit la femme que dans la mesure où son être est déterminé par sa fonction sexuelle. Cette influence va, certes, très loin, mais nous ne perdons pas de vue qu'en dehors de cela chaque femme peut être aussi un être humain. Si vous voulez en savoir plus sur la féminité, interrogez vos propres expériences de la vie, ou adressez-vous aux poètes, ou bien attendez (12) que la science puisse vous donner des renseignements plus approfondis et plus cohérents ».

1 P. Quignard, « Le sexe et l'effroi », Paris. Gallimard, 1994, p. 246.

2 S. Freud, « La Féminité » (1933), in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984, p. 153.

3. Ibidem, p. 181.

Freud a une très grande humilité sur cette question de la féminité. Dans la même conférence, il dit :

« (...) Il appartient à la nature même de la psychanalyse de ne pas vouloir décrire ce qu'est la femme – ce serait pour elle une tâche difficilement réalisable –, mais d'examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant aux dispositions bisexuelles »⁴.

Dans son séminaire sur *L'Angoisse*, Lacan signale ceci :

« Est-ce qu'il n'est pas étrange, significatif de quelque chose, que, dans la recherche analytique, se manifeste une bien autre carence, que celle que j'ai déjà désignée en disant que nous n'avions pas fait faire un pas à la question physiologique de la sexualité féminine ? Nous pouvons nous accuser du même défaut concernant l'impuissance masculine »⁵.

Ces discours seraient-ils significatifs de la crainte, de l'angoisse voire de l'effroi que suscitent la femme et la féminité tant celle de la femme que celle de l'homme ? La cure psychanalytique nous apprend que, face à un danger et surtout lorsqu'on n'en connaît pas l'objet, on préfère « éviter » ce danger, on préfère le maintenir enfoui, on préfère refouler tout ce qui peut éveiller et faire surgir l'angoisse inhérente à ce danger. Pour assurer la réussite de cette opération de refoulement, ce qui éveille l'angoisse, l'homme construit un discours conscient qui empêche la levée de ce refoulé. C'est ce que Freud a appelé « un contre-investissement ». Il me semble que ces discours relèvent de ce processus-là.

Nous allons tenter de lever un coin de ce « voile du mystère » en partant de notre pratique.

Une patiente vient pour la première fois chez une psychanalyste, après la mort de sa mère et dit : « Je suis tombée enceinte. Cet enfant a fait la « révélation brutale » de mon sexe, de mon utérus, enfin de toute ma féminité. Mes parents m'ont obligée d'épouser cet homme et d'être sa femme, son complément. J'ai passé ma vie à me venger des hommes ».

(13) Ces paroles posent, me semble-t-il, les différents aspects de la maternité et de la féminité de l'homme et de la femme.

En effet, ces propos posent la question :

- De la féminité.
- Du rapport de la féminité au corps de la femme.
- De son identité sexuelle et de ses identifications.
- Du rapport entre féminité et maternité.
- Du rapport de la femme au corps de l'homme et à la masculinité.
- Du rapport du corps à la jouissance tant pour l'homme que pour la

4. Ibidem, p. 156.

5. Séminaire 1962-1963, publication hors commerce, document interne à l'Association freudienne et destiné à ses membres, p. 90.

femme.

Par ailleurs, cette vignette clinique donne, à première vue, raison à Freud et à la psychanalyse, pour qui le « roc d'origine » est indépassable :

- Pour la femme, « l'envie du pénis » - *Penisneid*.
- Pour l'homme, la « rébellion contre sa position passive ou féminine envers un autre homme »⁶. Ce que Freud va appeler « le refus de la féminité ». Ce refus se retrouve donc dans les deux sexes. Pour Freud, le féminin et la féminité seront la part la plus énigmatique de la sexualité pour les deux sexes. La clinique psychanalytique nous montre que ce « roc originaire » n'est pas indépassable, car si c'était le cas, la frigidité, les pathologies liées au féminin et à l'impuissance masculine seraient un destin.

Ce qui est peut-être plus problématique pour la femme, c'est la masculinité et plus particulièrement la masculinité et la virilité de l'homme. Pas seulement parce qu'elle n'a pas de pénis, mais aussi parce qu'elle a à se soumettre à l'homme, à son désir sexuel pour qu'il puisse vivre pleinement sa masculinité et sa virilité et pour qu'elle puisse en jouir et mettre en acte ses féminités.

Qu'est-ce qu'une femme et quel est le corps de ses féminités ?

Le discours religieux affirme que la femme est issue de l'homme et a un double destin : d'être la femme de cet homme et la mère de ses enfants.

« Alors Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme.

(14)Alors celui-ci s'écria : « A ce coup, c'est l'os de mes os, et la chair de ma chair ! Celle-ci sera appelée « femme » car elle fut tirée de l'homme, celle-ci ! »⁷

La psychanalyse adhère-t-elle à ces propos ? Non, bien évidemment.

Notre propre existence et la pratique psychanalytique nous indiquent que la femme n'est pas un « complément » de l'homme, comme le disaient les parents de notre patiente, mais bien un être parlant et désirant d'un sexe et pas de l'autre donc différent de l'homme. Cette identité sexuelle différente de celle de l'homme impliquera un destin différent aux expériences de satisfactions et d'insatisfactions, aux tensions entre plaisir et déplaisir, à la structure des fantasmes et au rapport du sujet à ceux-ci, à la structure des désirs dans son rapport à l'Autre et enfin à la mise en acte de ses jouissances.

6. S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), in *Résultats, idées, problèmes*, Tome II, PUF, 1985, p. 266.

7. « La genèse », in *La Sainte Bible*, L'Ecole biblique de Jérusalem, Desclée de Brouwer, 1955, p. 16, versets 21-22.

Qu'est-ce que les deux sexes ont en commun ?

- Le ventre maternel d'où ils sont nés. Quignard P. nous en décrit les caractéristiques. « Il y a un lieu connu en tout homme et inconnu : le ventre maternel. Il y a pour tout homme un lieu et un temps interdits qui furent ceux du désir absolu. Le désir absolu est ceci : l'existence de ce désir qui n'était pas le nôtre mais dont notre désir résulte. Il y a pour tout homme une utopie et une uchronie. Il y a un temps du mystère »⁸.
- Le langage qui les a fait naître comme sujets du langage et donc du désir, ce qui implique une soumission aux lois de ce langage.
- La nomination de la différence sexuelle qui les a fait naître comme sujets sexués et désirants. La subjectivation de cette nomination sexuée d'être d'un sexe et pas de l'autre et l'assujettissement à cette nomination impliqueront la formation d'un masochisme primordial qui viendra approuver les exigences de la réalité que cette nomination implique. En tant qu'il est érotisation d'une épreuve douloureuse, ce masochisme viendra apaiser l'angoisse de castration inhérente à la reconnaissance de la différence sexuelle. Angoisse de castration qui peut prendre entre autres comme figure l'angoisse du féminin et le désir d'enfant.
- L'amour de/et pour la mère.

(15) Ce qui va définir la femme et ses féminités, c'est le rapport qu'elle va entretenir avec ces lois du langage qui lui ont ouvert les portes des désirs, des objets du désir et les jouissances et ce que cela implique : une vie sexuelle, des éventuelles maternités, une attention à son corps et à son image...

Les rapports qu'elle va entretenir avec les manques qui affectent son corps, notamment le manque de l'autre sexe et enfin ce qui va définir le chemin, les chemins qu'elle va prendre pour construire son devenir femme au féminin. Comme le disait S. de Beauvoir⁹ : « *On ne naît pas femme, on le devient* ».

Ce devenir femme, ce devenir de la féminité se déploie sur un versant sexuel et sur un versant maternel. Ce qui me fait dire, à la suite de J. Schaëffer¹⁰ qu'il y a un féminin sexuel de la femme et un féminin maternel.

C'est à ce féminin sexuel et à ce féminin maternel que la psychanalyse apporte une dimension autre et spécifique.

Que pouvons-nous constater ?

8. Ibidem, p. 302.

9. *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949.

10. *Le refus du féminin*, Paris, PUF, 1997.

Les premières excitations, auxquelles le corps de l'enfant est éveillé, se produisent à l'intérieur de son corps. Ce sont des excitations internes auxquelles l'organisme ne peut échapper, que le corps ne peut fuir. Ces excitations, issues de la poussée constante de la pulsion, engendrent une souffrance qui sera apaisée périodiquement et érotisée. C'est ce que nous nommons masochisme primaire érogène. Vous reconnaissez là ce que Freud a appelé la source et la poussée de la pulsion. Cette excitation interne se fait essentiellement au niveau des organes (bouche, nez, yeux, anus...). M. Montrely nous rappelle que l'organe « c'est ce qui organise la réalité pour le plaisir »¹¹. La réponse qui sera donnée à cette excitation interne apaise le corps de l'enfant. Cette réponse apaisante va s'inscrire dans le psychisme du nourrisson *par une représentation*, dira Freud, *par un signifiant*, dira Lacan.

Et donc, le premier séducteur pour l'enfant ne sera pas la mère ou le père, ou un semblable, mais la pulsion, la pulsion d'auto-conservation sur laquelle vont s'étayer les pulsions sexuelles qui érotisent les organes qui reçoivent satisfaction ou insatisfaction - plaisir ou déplaisir. L'enfant, qu'il soit fille ou garçon, est dépendant (16) de cette poussée, de cette pulsion et sera donc dépendant de l'objet qui va procurer l'apaisement de la tension, de l'excitation (la faim, la soif...). Cet objet apaisant est le plus souvent la mère, parfois son substitut. Par sa réponse, la mère offre à son enfant un lieu de plaisir et de jouissance. Elle offre aussi à son enfant un lieu d'inscription de cette satisfaction - insatisfaction, à partir de sa féminité maternelle. Ce lieu, Lacan l'a nommé « l'Autre ». En étant pas toute pour son enfant, en ne répondant pas pleinement à ses demandes, en étant présente à l'enfant par ce mouvement de présence - absence, elle signifie à celui-ci qu'elle a d'autres lieux de plaisir et de jouissance que lui. En se tournant vers l'homme qu'elle désire et qui la désire, elle dit à son enfant sa féminité sexuelle que cet homme va lui interdire d'exercer à l'égard de son enfant.

Nous pouvons, je pense, entrevoir combien il sera important que l'enfant se représente ces féminités de sa mère et ses manques. Qu'il les mette en mots, en signifiants, car c'est à partir de ces représentations signifiantes que se feront ces identifications sexuelles. C'est pourquoi nous rejoignons ce qu'Etienne Oldenhove avait avancé, dans son propos intitulé « La femme est un mythe » où il disait : « La féminité n'est pas un concept désincarné. Au contraire, elle est éminemment incarnée : elle passe nécessairement par le corps d'une femme »¹².

La première femme qui incarne les féminités pour l'enfant est sa mère.

Dans ce corps maternel, ce huis clos maternel, réel, symbolique et imaginaire, se trouve inclus ou forclos, le désir de cette femme pour son enfant, mais aussi le désir qu'elle éprouve pour un homme, par exemple pour le père de cet enfant. Nous savons que cette modalité désirante ne sera pas sans conséquence pour le devenir de l'enfant. Comme le spécifient F. Perrier et V. Granoff dans ce livre toujours actuel¹³, *Le désir et le féminin* : « La façon dont

11. « A propos du plaisir d'organe », in *Lettres de l'Ecole Freudienne*, n° 11, 1973, p. 343.

12. *Courrier de Belgique*, Association freudienne de Belgique, n° 45, 1997, p. 17.

la fille se sent concernée par le désir de l'homme inscrit dans le désir de la mère, et les modalités selon lesquelles le père y répond, introduiraient dans le destin œdipien de la fille, des variables plus complexes que chez le garçon et qui la laisseraient plus dépendante du mode de structuration sexuelle et affective qui régit la relation des parents ».

Il me semble que ceci apporte une subversion de la pensée, car cela implique que le « féminin » et le « masculin », pour la femme comme pour l'homme se pensent à partir du féminin maternel, à partir de ce qui cause le désir de la mère et lui procure (17)jouissance. La reprise de cette causalité par la fonction paternelle fera accéder l'infans à la fonction phallique.

Ceci n'est pas sans avoir d'importantes conséquences : au niveau du destin amoureux, la femme attendra d'un homme qu'il l'aime tendrement... « maternellement ». D'autre part, l'attachement que la femme va susciter chez son partenaire est celui qu'il avait pour sa mère. Nous pouvons, à partir de ce point de vue, mieux appréhender les pathologies telles que les perversions et les phobies. En constatant que « la masculinité » ou « le phallicisme » de l'homme se réfère souvent et s'enferme parfois dans la « masculinité - le phallicisme » de la mère. Pensons ici par exemple, au petit Hans ou au jeune homosexuel de Freud.

Ceci nous apporte aussi quelques éclairages sur les maladies spécifiques du féminin chez la femme, telle la frigidité, l'hystérie, l'anorexie, la boulimie.

La frigidité peut être, soit un refus d'identification à la mère qui va jouir sexuellement ailleurs qu'avec son enfant, soit un refus de se soumettre au désir de l'homme et à sa jouissance, soumission qu'implique tout rapport désirant et amoureux. Une analysante disait : « Je ne veux pas qu'il me touche, je suis la mère de ses enfants, c'est tout ». Soit une identification à l'homme, au père...

La boulimie est l'expression d'une jouissance auto-érotique qui tente de nier la différence sexuelle. Un certain nombre d'analystes se sont interrogés sur la boulimie et l'anorexie comme des versions féminines de perversions sexuelles qui, chez l'homme, se présentent le plus souvent sous la forme du fétichisme.

Ajoutons à ceci *le maternage*, lorsque l'enfant est pris comme objet de jouissance sexuelle par la médiation des soins qui lui sont donnés.

Nous avons parlé d'identité sexuelle et d'identification sexuelle. Arrêtons-nous un instant, car ce ne sont pas des processus identiques, ni équivalents même s'ils sont dans une étroite intrication.

Comment se constitue, dans l'inconscient, l'identité sexuelle ?

L'identité du corps, l'identité sexuelle est donnée d'emblée, dès la naissance. Je nais garçon ou fille. Mon corps dit la différence sexuelle, et je serai nommé(e) fille ou garçon (sauf exception...). J'appartiens à un sexe et non à l'autre. Sur cette identité-là, la cure psychanalytique n'a pas de prise. Mais elle a, par contre, quelque chose à en dire.

13. Paris, Aubier - Montaigne, 1979, p. 13.

Au départ de la vie, être né(e) fille au garçon n'a pas de sens pour l'infans.

Son (18)identité sexuelle ne véhicule pas de sens pour lui mais bien pour ses parents, son entourage.

C'est l'intervention d'un tiers, la fonction paternelle qui va ouvrir la porte du sens par la nomination sexuelle et les interdits fondateurs. Cette identité sexuelle va acquérir un sens au cours de son devenir homme, son devenir femme, au cours des processus d'identifications aux représentants (Freud), aux signifiants (Lacan) qui le déterminent et ce, à partir du roman familial dans lequel il naît, du roman familial qu'il va construire et auxquels il/elle va être aliéné(e), et du discours social dans lequel il baigne.

L'identité sexuelle est un fait inchangeable. Même si le transsexuel change de sexe et d'identité, cette transformation se fera toujours en référence à l'identité de naissance.

Par contre, l'identification sexuelle (comme tout processus d'identification) est la forme la plus originelle de notre rapport à l'autre et, peut ne pas être dépendante entièrement de l'identité sexuelle. Vouloir donner sens à un fait qui n'en a pas, ici naître de ce sexe- là et pas d'un autre, « c'est établir une confusion entre les interdits fondateurs de notre subjectivité désirante et « l'impossible » du réel du sexe »¹⁴. Une confusion entre un réel inchangeable et un processus d'identification et d'incorporation des signifiants de la nomination. Cette confusion entraîne comme conséquence pour la fille, par exemple que l'homme ne sera plus uniquement l'objet de son désir, mais bien l'objet perdu. Ceci nous permet peut-être de mieux saisir les conséquences catastrophiques de certaines ruptures amoureuses.

Il existe une autre conséquence : l'identité sexuelle ne serait plus un fait de structure lié à une nomination sexuée qui produit un refoulement, celui de l'autre sexe et celui de la jouissance de la mère, mais une contingence de la perte d'un objet et de la perte de la jouissance de cet objet. Nous constatons cela, par exemple, chez certaines hystériques qui se vivent victimes d'une perte d'objet d'amour.

Lorsque la fille est dite fille et qu'elle est porteuse d'un sexe féminin, il lui reste encore à faire en sorte que ce sexe soit le sien. Il lui reste à se reconnaître comme femme et à s'identifier femme dans ses féminités sexuelle et maternelle.

Les identifications sexuelles de la fille s'accomplissent à partir de la constatation et de la subjectivation de la différence anatomique des sexes, à partir des désirs qui (19)ont présidé à sa naissance et comme je l'indiquais plus haut, à partir de ce qui cause le désir de la mère et du père. Freud avait déjà reconnu l'importance fondamentale de la « relation prégénitale » à la mère pour la constitution de la féminité de la fille. Lacan, à sa suite, indique que la sexualité de la fille se construit, s'organise à partir de l'articulation sexuelle de l'Autre réel c'est-à-dire la mère. Mais comme le rappelle très judicieusement M.

14. Comme le rappelle S. Ginestet-Delbreil, dans son ouvrage *La terreur de penser – Sur les effets transgénérationnels du trauma*, Ed. Diabase, 1997.

Ch. Hammon, dans ce livre au titre très évocateur, *Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes et non plutôt leur mère ?*¹⁵, « les deux sexes se rapportent à un même univers symbolique », où la libido (concept qui véhicule conjointement la dimension sexuelle de la pulsion, celle du désir et des jouissances) est une. Cette libido est masculine et régit la sexualité pour les deux sexes. Perspective freudienne à laquelle je souscris. Dans cette perspective, le référent symbolique de la sexualité de la fille est le signifiant phallique, représentant du phallicisme de la mère comme du père. Si nous sommes d'accord avec ce point de vue de Freud, repris par Lacan, nous constatons que les féminités de la fille ne relèvent ni du côté de l'être (être féminine), ni du côté de l'avoir (avoir de la féminité), et comme le dit Martine Lerude : « La féminité relève (...) d'un ensemble de déplacements, de changements qui vont permettre à une fille de devenir femme, c'est-à-dire d'accéder à la rencontre sexuelle amoureuse et à la jouissance »¹⁶.

Arrêtons-nous, un instant, sur un de ces déplacements.

Pour accéder aux féminités, la fille doit changer d'objet d'amour. Elle doit passer de l'amour de la mère à celui du père. C'est déjà ce que nous disait Freud, mais nous ne pouvons pas le suivre entièrement. Il me semble en effet que la mère reste toujours le premier objet d'amour, l'objet privilégié, pour que puisse s'accomplir le travail du féminin. Donc, la fille ne change pas entièrement d'objet d'amour, mais investit aussi un autre objet d'amour, le père, un objet de sexe « opposé » comme dit le langage. « (...) le premier objet de désir de la fille comme du garçon, c'est la mère, la génitrice, *Das Ding* », disait Freud, comme le souligne P. De Neuter. « Amour et désir de la mère restent agissants en toile de fond de toutes ses relations amoureuses, quand bien même la fille s'est portée dans un second temps de son Œdipe vers le père »¹⁷.

Le saut décisif, par lequel l'inconscient de la femme se modifie et inscrit une (20)subjectivité spécifiquement féminine, ne tient pas seulement au changement d'objet d'amour puisque celui-ci n'est jamais que partiellement réalisé, mais au changement des représentants inconscients de sa féminité sexuelle et maternelle. Ces représentants relèvent tout autant de l'inconscient, du désir de la mère que de l'inconscient et du désir du père et du travail du féminin qu'elle aura accompli au cours de son devenir femme.

Qu'est-ce qui cause le désir du père ?

Telle est la question que la fille devra se poser pour pouvoir accéder à ses féminités. Pour que ces féminités puissent s'inscrire dans son inconscient et dans son corps, le désir d'un homme est indispensable. La mère, en tant que

15. Paris, Seuil, 1992.

16. « Belle ou pas belle, une question analytique », in *Le Bulletin Freudien*, n° 31, mars 1998.

17. « L'enlèvement d'Europe – Notules sur le féminin », in *Cahiers de Psychologie clinique*, 2000/2, 15, De Boeck Université, p. 53.

même, en tant qu'identique, ne peut pas lui donner accès à cette reconnaissance-là. C'est au père qui revient d'assumer cette fonction. La fonction paternelle consiste donc aussi à reconnaître la féminité du corps de sa fille, comme réceptacle possible du désir de l'homme et de sa jouissance et comme lieu potentiel de maternité. Néanmoins, comme nous le savons, s'il lui revient de reconnaître le corps de cette féminité sexuelle et maternelle, il n'a pas à en jouir, il n'a pas à rendre réel ce désir. D'où l'inévitable sentiment d'abandon voire de rejet que peut éprouver une fille de la part de son père et la crainte d'abandon et de rejet que peut éprouver une femme dans la rencontre amoureuse et sexuelle.

Le changement d'objet d'amour que la fille tente d'opérer de la mère au père dans son devenir femme au féminin, va provoquer chez elle une régression. Une régression du choix d'objet à l'identification à cet objet. Et comme le disait une patiente : « On ne peut pas renier le corps d'où on est sorti ».

Pourquoi cette régression ?

Parce que ce changement de choix d'objet exige de la part de la fille une perte de cet objet maternel. Cette perte impose un renoncement, un détachement.

« On sait combien peut être difficile et douloureux pour la fille comme pour la mère, un tel détachement »¹⁸. Pour que ce renoncement, ce détachement de la mère comme objet d'amour ne soit pas trop douloureux ou pour se dédommager de cette perte, la fille va maintenir ou régresser à l'identification à sa mère. Par ailleurs, cette (21)identification à la mère est nécessaire pour son devenir femme au féminin. Pour que la transmission de la féminité maternelle et sexuelle puisse s'accomplir.

Les féminités maternelle et sexuelle sont des féminités promises par la mère et comme nous les avons signalées, elles sont authentifiées par le père. Pour cela, il est nécessaire que la mère investisse le sexe de sa fille comme promesse de désir, de jouissance, d'amour et de maternité. « Attends, un jour le prince charmant viendra... ». Pour se faire, il est souhaitable que la mère ne soit pas trop envieuse de la jeunesse du corps de sa fille, pas trop jalouse des conquêtes masculines de sa fille et qu'elle ne transforme pas le rêve de devenir une femme en cauchemar, comme dans le conte « Blanche-Neige et les sept nains » : « Dis-moi, miroir, suis-je la plus belle du royaume ? »¹⁹

Cette promesse de désir, de jouissance, d'amour et de fécondité, demande à la fille de passer par le temps de l'attente, temps qui va organiser le masochisme primaire érogène, que j'évoquais au début de cet article²⁰.

18. Ibidem, p. 53.

19. N . Stryckman, *Le courrier de Belgique*, Association freudienne de Belgique, n° 36, 1995.

20. « Le masochisme primaire permet d'investir érotiquement la tension douloureuse et sert de point de fixation et de butée à la désorganisation mortifère ». Sur ce sujet, le

La fille, après avoir attendu sa mère (absence - présence), attend que son corps devienne un corps de femme, que ses seins poussent, que ses règles arrivent, qu'un homme la pénètre et la dise femme au féminin.

C'est ce qui n'a pas été transmis chez une patiente qui dit : « Ma mère ne veut pas que je sois une fille. Elle est tombée en dépression à ma naissance. Elle pleurait tout le temps... ». Pour ce sujet, cela aura, pour conséquence, le développement d'un symptôme psychosomatique grave ainsi qu'une impossibilité de se séparer, de quitter un lieu, de quitter ce lieu maternel sans l'émergence d'une crainte d'un abandon réel. La mère, ici, n'a pas été messagère de « l'attente », mais de « l'absence » dans sa dimension mortifère.

Cette mère, messagère de « l'absence » et non de « l'attente », n'a pas offert à sa fille les outils nécessaires pour qu'elle puisse organiser le masochisme érotique féminin.

Or, ce masochisme est le « gardien de la jouissance sexuelle ».

« C'est parce qu'il est le moteur de la jouissance sexuelle, une des "solutions pulsionnelles", que ce masochisme est aussi le meilleur "gardien de la vie" : plus on (22)jouit, mieux on vit, mieux on aime, moins on tombe malade, mieux on pense »²¹.

Cette féminité, à double visage, est un devenir jamais terminé, jamais acquis pour toujours et une fois pour toutes. Chaque relation amoureuse, chaque grossesse, chaque étape de vie, réinterrogent ce devenir femme au féminin. Et donc une femme est toujours en quête de la reconnaissance de ses féminités. C'est ce que nous constatons quand on voit combien les femmes sont parfois prêtes à tous les asservissements pour échapper à cette non-reconnaissance de leur féminité, pour échapper au rejet voire à l'abandon par celui dont elle attend cette reconnaissance. Lacan l'a plus d'une fois souligné notamment dans son séminaire sur le sinthome où il dit : « Il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour un homme : de son corps, de son âme, de ses biens »²². Evoquons l'exemple de cette femme qui avait accepté de « faire le trottoir » suite à l'injonction de son homme : « Si tu veux être une femme jusqu'au bout des ongles, tu feras ça pour moi ». Ce fut tellement insupportable pour elle que cette expérience déclencha une psychose hallucinatoire chronique. Evoquons aussi les vignettes cliniques et littéraires présentées par P. De Neuter dans son article sur le masochisme des femmes²³.

On sait aussi comment le refus par l'homme de « faire un enfant » à sa compagne peut être vécu par elle comme une profonde négation de sa féminité. Plus d'une quitte son compagnon à cause de ce refus. Comme le

livre de M-M. Lesana, *Entre mère et fille : un ravage* (Paris, Pauvert 2000), est très précieux.

21. J. Schaëffer, *Le refus du féminin*, op. cit., p. 78.

22. J. Lacan, leçon du 17 février 1976

23. P. De Neuter, « La sexualité des femmes à l'épreuve de leur maternité », in *Le Bulletin Freudien*, n° 25-26, juin 1995.

rappelle P. De Neuter : « Notons encore que ce désir d'enfant peut être si fort, et sa réalisation si importante pour une femme, que plus d'une se dit prête à renoncer à un homme qu'elle aime s'il se trouve dans l'impossibilité ou dans la non volonté de lui *faire un enfant* pour reprendre une formule souvent utilisée et qui dit bien le type de relation que l'homme peut établir dans ces circonstances »²⁴.

Cette composante de la féminité, la clinique nous donne à l'entendre :

- Notamment dans l'acharnement de certaines femmes à obtenir à tout prix de la technique médicale, l'enfant que leur corps désirant et celui du partenaire n'ont pu leur donner.
- Notamment aussi dans l'émergence jusqu'à ce jour systématique dans les (23)cures du désir d'enfant, même lorsqu'il n'était pas là précédemment, ou même si précédemment était affirmé un non-désir d'enfant.

Ce désir d'enfant²⁵ est néanmoins paradoxal puisque lorsqu'il se trouve réellement réalisé, un certain nombre de ces femmes, devenues mères, n'éprouvent plus que peu de désir ou plus du tout de désir pour la rencontre sexuelle. Comme le développe largement le livre de Danielle Bastien « Le plaisir et les mères »²⁶.

Par contre, nous connaissons aussi des femmes que la maternité a éveillé au désir et à la jouissance sexuelle.

Pourquoi certaines femmes vacillent au moment d'une rupture amoureuse au point de craindre de perdre leur identité ?

Comme le disent certaines patientes : « Depuis que je n'ai plus d'homme dans ma vie, je ne sais plus très bien qui je suis ». Cela provoque très souvent une dépression qui peut aller jusqu'à un dégoût de la vie ou une très grande agressivité, voire un acharnement haineux sans limites à l'égard des hommes. Cette dépression, comme c'est souvent le cas, vient recouvrir le surgissement de l'angoisse consécutive de la perte d'objet d'amour. Angoisse d'autant plus grande si cet objet d'amour, cet homme, avait aussi ou exclusivement dans son économie psychique, la place de substitut de l'objet perdu, comme je l'indiquais plus haut, dans ce déplacement que toute fille doit opérer pour ce devenir femme au féminin par rapport à cet objet. Rappelons-nous que ce déplacement peut provoquer une régression et placer le père, l'homme de la mère à cette place d'Objet perdu primordial.

Cette angoisse vient aussi lui rappeler que la femme, dans sa féminité

24. P. De Neuter, « La sexualité des femmes à l'épreuve de leur maternité », in *Psicanalise e clinica de bebe. Assoziacao psicanalitica de Curitiba*, 2000, n° 4, dezembro, pp. 109-124.

25. N. Stryckman, « Désir d'enfant », in *Le Bulletin Freudien*, n°21, décembre 1993.

26. D. Bastien, *Le plaisir et les mères*, Paris, Imago, 1997.

maternelle et sexuelle, se constitue à partir des identifications sexuelles, de ces manques et de la perte inaugurale qui l'a faite sujet.

Comment se fait-il que le mouvement des femmes, le féminisme notamment, n'ait pas allégé quelque peu cette souffrance ?

Mon hypothèse est la suivante : lorsque le féminisme revendique l'égalité dans la relation sexuelle, dans les jouissances sexuelles, il nie la différence des sexes et il nie les féminités de la femme puisqu'il la pose comme interchangeable avec l'autre sexe.

(24)Autrement dit, tous et toutes pareils aux regards de la pulsion, du désir et des jouissances !

Le féminisme est-il donc vraiment au service du devenir femme au féminin ?

La question se pose.